

PARTIR OU RESTER ?

RÉMI BOUTONNET

RÉSUMÉ. Je fais partie des bifurqueurs. Ceux qui décident de quitter un job bien confortable pour renouer avec la terre, la nature, et trouver du sens dans une activité qui répond au besoin le plus fondamental des hommes : manger.

1. MISE EN MOUVEMENT

1.1. Partir élever des chèvres sur le Larzac... Comme beaucoup d'autres, c'est comme ça que ça a commencé pour moi. La fameuse blague qui traîne, "je vais tout plaquer pour élever des chèvres sur le Larzac"¹ qui exprime souvent l'idée de fuir les emmerdes du quotidien. Mais au delà de la seule idée de tout plaquer pour fuir, les chèvres sur le Larzac c'est quand même un symbole fort. Cette histoire nous raconte un combat militant, nous parle de liberté, de souveraineté, de simplicité ; elle nous ramène aux fondamentaux de notre condition humaine, notre lien avec la terre, avec la nature, notre besoin le plus primaire : manger.

Cette histoire et sa symbolique sont connues de tous. Et quand on discute avec les néo-paysans et autres bifurqueurs, on se rend compte qu'elle a été un point de départ pour beaucoup d'entre eux. Une clef de voute des mouvements actuels. Cette vague de désertion des années 70, que certains avaient pris pour un pétard mouillé, était simplement en dormance. Elle a passé l'hiver dans un petit coin de nos têtes. Et 50 ans plus tard, maintenant que comme annoncé, la température monte, c'est le débourrement. Nous sommes nombreux à rejoindre la marche.

1.2. Quelques années au jardin. Cette histoire de chèvres, elle vient du jardin, tout simplement. Mais au début je pars de loin. J'ai acheté le modèle de la maison individuelle avec jardin que les films et publicités nous vendent depuis des décennies. Un peu de résistance tout de même j'ai toujours été contre la piscine et les SUV, et d'avis qu'un jardin ça donne des légumes.

Alors j'ai commencé à faire le jardin. Sans me poser de question, j'ai fait comme mon père ; on "nettoie" le terrain, on achète les plants de tomates, on les met en ligne, avec le bon espacement.

Ça marche !

Et comme on est content, l'année d'après on diversifie, on met des petits-pois, salades, haricots, courgettes.

Ça marche !

Puis l'année d'après on sort du sentier connu, on essaie des trucs qu'on a pas vu dans le jardin paternel. On fait des semis. Alors on commence à lire à droite à gauche, à regarder des vidéos sur internet pour voir comment faire. Puis on découvre d'autres manières de faire. Des vidéos sur le jardin en octobre, le jardin en novembre... la fabuleuse chaîne de Damien Dekarz. Et là on se rend compte qu'autre chose est possible. Nettoyer c'est has been (je sais "has been" c'est has been). On apprend le bon sens, on laisse s'exprimer son intuition, on découvre l'écosystème autour de nous.

Ça marche ! Meilleure production, moins d'eau utilisée, fini le ferramol, une bonne année !

Alors on change de logique. On favorise telle plante, on attire les coccinelles, on prépare des purins. On améliore l'écosystème, ça marche ! La production n'est pas meilleure que l'année d'avant, mais la vie sur le terrain a explosé.

Puis les limaces arrivent... les ravages. On se rend compte qu'on n'est pas au dessus de l'écosystème. Ce n'est pas parce qu'on jardine qu'on maîtrise tout. Après tout, les taupes jardinent. Les vers aussi, tous les êtres vivants jardinent à leur manière. On fait *partie* de l'écosystème. On l'accepte et on

1. J'en profite pour rectifier : sur le Larzac, c'est pas tellement des chèvres, mais plutôt des brebis. Mais n'est pas Aveyronnais qui veut !

cherche à comprendre. La connaissance vaut tous les anti-limaces. On accepte la limace et on invite les crapauds, les hérissons, les grives et les carabes. On favorise les équilibres. On persévère et ça marche vraiment, durablement !

1.3. Dépendant. Évidemment, en parallèle de cette expérience personnelle je me suis de plus en plus interrogé sur les légumes que j'achetais, sur le modèle agricole dominant. La consternation s'emparait de moi, et plus encore, la sensation d'être prisonnier de ce modèle. Je pouvais bien produire quelques légumes, ça ne changeait pas la réalité; j'étais dépendant de l'agriculture intensive. Et même en changeant mon mode de consommation, acheter en AMAP, devenir végétarien, je me confrontais à une réalité : la production raisonnable locale n'était pas suffisante pour alimenter mon village de 4000 habitants, alors ne parlons pas de la ville de Bordeaux qu'il borde.

Il m'aura fallu expérimenter la liberté de l'autonomie pour vivre pleinement ma dépendance, notre dépendance commune, celle des villes. Les villes dépendent des supermarchés, de la grande distribution, pour l'alimentation comme pour le reste de la consommation du quotidien.

Tout en prenant la mesure de ma dépendance alimentaire, une autre dépendance m'a sauté aux yeux, *la voiture*. J'habite à 25 km en voiture de mon lieu de travail. Ce trajet implique de prendre le périphérique Bordelais (la fameuse rocade), et les bouchons qui vont avec sont un vrai cauchemar. Ma compagne est à 40km de son travail, elle travaille dans un collège en pleine campagne. Plus que le temps perdu et l'aspect énervant et stressant des trajets quotidiens, ce qui m'a saisi c'est la *dépendance* à la voiture. Pas seulement au pétrole qu'on met dans la voiture, mais à la voiture dans son intégralité : les galères d'entretien, d'accident, les frais d'assurance, l'obligation de participer à cette industrie automobile qu'on sait délétère, mais aussi le besoin d'infrastructures (routes et parkings) qui à leur tour contribuent à l'étalement urbain, et donc, rendent les autres dépendants de la voiture. Un cercle vicieux qui mène les plans d'urbanisme à broyer le piéton, le pédaleur et les transports en commun. Alors j'ai pris le vélo. Plus court qu'en voiture, mon trajet est toujours long, je fais plus de 30km par jour pour aller travailler. Je sors du cercle vicieux, j'inverse la rotation. En cœur de ville je vois bien la dynamique s'inverser, je fais partie de ce mouvement. En banlieue en revanche on en est très loin.

Ma conclusion, c'est que la vie de banlieue, ce fameux idéal de la maison individuelle avec jardin, c'est le pire qu'on puisse imaginer en terme de dépendance. Le système de production des ressources vitales y est tout aussi nul qu'en cœur de ville, et la dépendance à la voiture y est la même qu'à la campagne.

Avec cette conclusion, je me trouvais averti, et plutôt malin d'avoir su me défaire de ces dépendances en changeant mon mode de vie. Au prix de quelques efforts quotidiens sur mes déplacements, mon alimentation, et ma façon de consommer, je me sentais relativement libre.

1.4. L'effondrement. C'est à ce moment-là de mon cheminement personnel, au printemps 2019, que je pris connaissance de la théorie de l'effondrement. Mes ressources sur la permaculture me conduisirent à lire le livre maintenant classique de Pablo Servigne et Raphaël Stevens *Comment tout peut s'effondrer* [1]. Ce livre me laissa idiot. Je venais de lire ce que je connaissais déjà, mais sans jamais y avoir prêté attention. J'avais bien conscience des dysfonctionnements dans mon environnement direct, du réchauffement climatique. La biodiversité ça me parlait, ou même l'étalement urbain. Mais je n'avais jamais recollé les morceaux. C'est la vision globale et systémique qui m'a frappé : notre monde est fragile, et il ne va pas dans la bonne direction.

À ce moment-là, j'ai vraiment eu le sentiment de nager à contre-courant ; mes efforts du quotidien ne semblaient plus si naturels. D'accord, je privilégiais le marché pour acheter mes produits frais. Mais l'offre n'était pas incroyablement vertueuse. D'accord, j'abandonnais le supermarché pour acheter mon PQ et mes amandes à la Biocoop, d'accord je faisais du vélo, mais au fond ça ne changerait pas, même à long terme, la structuration en villes dépendantes. Je me retrouvais face à ce plafond, cette impression de me démener pour faire bouger les choses, de faire mon maximum, mais que l'effet n'était pas suffisant. À la fois, ces efforts n'allaient pas convaincre les foules, et à la fois, même si tout le monde décidait par miracle d'en faire autant, on ne résoudreait pas le problème.

Être consomm'acteur n'allait plus suffire, il me fallait changer le décor. Le cap était la résilience, pas seulement de passer du conventionnel au bio. Il fallait agir sur l'offre et pas seulement la demande.

Changer de valeurs aussi. Favoriser la résilience locale, en misant sur l'entraide et le partage. Le choix de quitter la ville pour habiter dans une petite ville m'a paru une évidence. Le choix de faire quelque chose d'effectif et positif, produire à manger, planter des arbres, jardiner un territoire, était tout aussi naturel.

Dans ma tête c'était très clair, il me fallait seulement me lancer, oser. Il fallait casser les codes, me déformer : *oui on peut quitter le CNRS, oui je suis capable de faire autre chose que des maths, oui je peux me passer de mon salaire. Ma valeur n'est pas dictée par ce que je suis, mais par ce que je fais. Abandonner cet orgueil qui nous fait continuer quelque chose juste parce qu'on y a déjà consacré beaucoup d'énergie. Mes années d'études, mes années au CNRS, ce n'est pas du "gâchis". Je n'ai pas "fait tout ça pour rien", j'ai fait ça parce que ça me plaisait. Je n'ai pas "galéré à faire des études", au contraire, j'ai choisi la facilité, ce pour quoi j'étais bon et qui était directement valorisé. J'ai suivi les rails sans me poser de question. La facilité et le confort nous encroûtent. Il n'est jamais trop tard pour se poser des questions, sortir des rails. J'allais sortir des rails.*

Il aura fallu de nombreuses discussions avec ma compagne, la crise du covid et une deuxième grossesse pour la convaincre, en automne 2020, de franchir le pas. Quitter la ville, se rapprocher de nos familles, faire de la permaculture. Nous impliquer dans des associations pour favoriser le partage et l'entraide. Ça y est, c'est décidé, nous partirons en été 2023. C'est pas tout de suite, mais ça nous donne le temps de préparer tout ça en famille, et nous assure qu'elle aura sa mutation en tant que prof au collège. 2023 ce sera !

2. TROIS ANS DE TRANSITION

Trois ans à attendre c'est long...

2.1. Décalage. La première année a été un peu étrange. En ce contexte de covid, j'étais traversé par de multiples émotions contradictoires.

D'un côté, j'étais concentré, je me préparais à l'action. Je passais mes soirs et week-ends au jardin ou à lire des livres sur la permaculture selon la saison. Je découvrais les liens entre la science et les pratiques. La pédologie, l'hydrologie, les plantes sauvages. Je m'émerveillais du concept incroyable de jardin-forêt. Ma compagne m'avait encouragé à me former, à travailler le côté concret. En aout 2021, je partais faire mon CCP, cours de conception en permaculture. Je faisais du woofing. Je lisais différents textes expliquant à quel point il était dur de trouver des terres. J'avais le guide des néo-paysans comme livre de chevet. Bref, on préparait le projet, dans le secret : hors de question d'en parler aux collègues ou à la famille. Il fallait que tout soit bien ficelé avant d'en parler.

J'avais pourtant envie de le crier à la terre entière, de faire bouger le monde en montrant que je bougeais. J'avais ce sentiment d'avoir la solution pour construire ce fameux "monde d'après" dont on parlait tant à l'époque et de ne pas la partager. Pire encore, je ne comprenais plus ce qu'on attendait pour se lancer. *Quel est le sens d'attendre 2023 ? Pourquoi on ne se lance pas là, maintenant, en 2021 ? Commencer à chercher un terrain et s'installer le plus tôt possible...* J'étais dans cette phase du survivant face à la catastrophe. Mais mon épouse ne voulait pas ça, elle n'avait pas cassé les codes, et surtout, elle trouvait du sens à son métier. Son métier de prof avait sa place en toute circonstance, effondrement, décroissance, monde d'après, monde d'avant... En bon collectif, on a fait le choix ensemble : on s'en tient au projet initial. Le monde allait devoir tenir jusque là.

Pendant ce temps, j'achevais des projets stimulants dans mon travail de mathématicien, qui m'ont valu la médaille de bronze du CNRS. Je me voyais recevoir ces "encouragements pour un début de carrière prometteur", tout en sachant que j'allais mettre fin à cette carrière deux ans plus tard sans la moindre hésitation. Bonjour le décalage... Et avec ça, la question récurrente : *tu vas candidater prof ?*

Mais plus le temps passait et plus je voyais la recherche en maths comme un jeu déconnecté. Je me sentais comme un sportif de haut niveau dans un sport que personne ne suivait. Au mieux, on s'en servait pour dire que la France était douée dans ce domaine. Au pire, on en déduisait que notre modèle éducatif n'était pas si mal puisqu'il produisait de bons mathématiciens. Et plus le temps passait, moins ce jeu me plaisait. Il y avait le plaisir ponctuel de l'instant, résoudre un problème et activer ce système de récompense qui nous donne l'impression d'être génial. Puis revenir à la réalité. Plus le temps passait, plus je culpabilisais de faire des maths. Clairement, la branche que j'avais choisie

n'apportait rien qui puisse répondre à l'urgence qui nous fait face. La comparaison au financier de Wall Street, qui avant m'apportait le maigre réconfort de ne pas nuire à la société, n'avait plus d'effet sur moi. Faire mes maths dans mon coin en attendant que le ciel nous tombe sur la tête, c'était vraiment ça le service public ?

La question de faire des maths appliquées m'a évidemment traversé, mais elle n'a jamais pénétré. D'une part parce que ma vie de banlieusard ne me plaisait pas. J'allais partir au moins géographiquement, ça, c'était décidé. D'autre part parce que les maths appliquées, je n'y croyais pas. Même avec une bonne intention, on reste dans la logique du solutionnisme technologique. Mon cap à moi c'était la résilience, pas seulement de répondre au changement climatique. À la limite, si je devais me reconvertir en tant que chercheur ce serait pour faire de la biologie, des sciences sociales, de la philosophie ou encore autre chose dont j'ignore tout. Quitte à repartir de zéro, je préfère mon projet.

2.2. Mise à nu. Début 2022. Seize mois s'étaient écoulés depuis que nous avons pris notre décision. Il en restait encore autant. Je ne pouvais plus attendre, le moment était venu de faire bouger les choses. J'ai alors suivi ma ligne habituelle de chercheur : *penser et apprendre*. D'abord dans les grandes lignes, j'essayais de dessiner grossièrement le monde que je voulais voir succéder au règne du pétrole et des grandes entreprises. Je lisais aussi pour affiner mon modèle. Pendant un temps ça n'a tourné qu'autour de la question de l'alimentation et des modes de vie. Mon approche n'était pas tellement quantitative, mais qualitative.

Puis j'ai adjoint à ma ligne une nouvelle composante : *agir*. Je me suis alors préparé une petite feuille de route pour voir comment agir, où appuyer, à quelle échelle et par quels moyens. Identifier mes alliés. Recenser les initiatives autour de moi et contribuer à les relier pour obtenir un maillage resserré et robuste qui va progressivement s'épaissir. Au travail, je me suis investi à trois niveaux : mon laboratoire, mon université et le niveau national². À côté de ça, je me suis plus impliqué dans la vie associative de mon village, Tresses. À ce moment-là j'ai eu le sentiment d'un parfait alignement entre ce que je pensais, ce que je ressentais et ce que je faisais. Je sentais aussi le plafond tellement loin : j'avais maintenant une marge énorme d'action et d'influence.

C'était aussi la période où nous avons décidé de parler ouvertement de notre projet. Dans l'ensemble cette annonce a eu un effet bien supérieur à ce que j'avais imaginé. Autour de moi je bousculais les idées, j'interrogeais les modes de vie, mais aussi je tirais vers le haut ceux qui étaient déjà engagés. Je les faisais aller plus loin. Nos émotions sont souvent conditionnées par l'action des gens autour de nous. Le seul récit de ce projet distribuait une énergie incroyable aux gens autour de moi, qui me revenait en miroir. D'autant plus que j'étais maintenant en contact quotidien avec des gens qui font des choses incroyables. Je vivais l'émulation. On agissait encore seulement sur la dérivée, mais la fonction allait bouger c'était certain.

Mais parler du projet n'a pas toujours été facile. À côté de cette majorité de retours très positifs, je me suis parfois heurté à une certaine hostilité et mépris : je n'avais pas mesuré à quel point les clichés d'Amish ou de hippie du Larzac pouvaient être chargés de haine. Je refusais le monde du progrès et ça n'était pas vu d'un bon œil. Ça, je m'y attendais, mais je m'étais imaginé pouvoir éviter l'amalgame. Je pensais renvoyer à mes proches l'image de quelqu'un de suffisamment sérieux et réfléchi pour que notre annonce ne me projète pas dans la caricature, mais entraîne au contraire une réflexion plus approfondie et une remise en question. Désillusion. L'annonce du projet ne fit que matérialiser un écart culturel qui se creusait depuis quelques années déjà.

Dans le même temps, nous avons rencontré certaines difficultés pour mettre en œuvre notre projet, le tempo n'était pas bon, nous voulions acheter quelque chose trop tôt, un peu à l'aveugle. Ça ne fonctionnait pas.

Dans ce contexte de tensions et d'échecs, et l'échéance commençant à approcher, un doute s'est emparé de moi. Est-ce que la permaculture est la meilleure chose à faire ? Bien entendu, j'avais ficelé mon projet, j'y croyais, c'était béton. Le bon dosage de concret, de rêve, de famille, de collectif et de partage, de production et de résilience. L'équilibre entre penser, apprendre et agir. Mais à travers mes collègues, j'apercevais aussi d'autres possibilités d'action depuis ma position au CNRS. Après tout, mon statut de chercheur bénéficiait d'une certaine aura auprès du grand public, j'avais la possibilité

2. *via* le collectif Labo 1point5

de donner des cours à des centaines d'étudiants, et enfin, j'avais la possibilité d'agir sur l'énorme machine dont je faisais partie : l'Enseignement Supérieur et la Recherche. J'étais maintenant dans des réseaux solides de gens bien déterminés à mener des transformations en profondeur de cette énorme machine, de la base jusqu'aux points de décision. Dans le même temps, je commençais à trouver mes marques dans mon village de banlieue, j'y trouvais des amis, des activités. Je contribuais à y instaurer ces valeurs d'échange et de partage qui m'étaient maintenant si chères.

Mais une fois de plus ce doute ne m'a pas pénétré. Il s'agissait plus d'un ultime questionnement avant de faire le grand saut, accompagné d'une série d'échecs pour me tester.

2.3. Je garde le cap. Au bout du compte, malgré les hauts et les bas locaux, ma décision est prise et elle ne peut être autre. J'ai eu beau rationaliser la question, m'interroger sur la meilleure stratégie à travers de multiples considérations et quantifications, afin d'optimiser mon action, je ne veux pas me perdre en chemin.

Je ne veux pas attendre que les grosses structures bougent quand je peux vivre et expérimenter ce monde utopique dès aujourd'hui. Je ne veux pas avoir à négocier en permanence avec moi-même pour savoir quel transport utiliser et où faire mes courses. Avoir à choisir entre la quiche chèvre-épinards et le bœuf bourguignon à la cantine des personnels, tout en sachant que tout là-dedans est industriel. Subir la climatisation des magasins, tout en sachant qu'elle fait l'exact inverse de ce qu'on voudrait qu'elle fasse. Ce cadre qui nous impose de ne faire que des mauvais choix, je ne peux plus l'encadrer.

Je ne veux pas me noyer dans le béton, oscillant entre mon laboratoire et ma maison, même si mes journées sont faites de batailles contre la machine qui nous écrase. Je ne veux pas avoir à me demander si les conséquences de mon action pour bouger le monde de la recherche contrebalancent le financement de cette même recherche par de grands groupes polluants³. Je ne cautionne simplement pas ce système et je ne veux pas en être.

Je ne veux pas être esclave de mon ordinateur. Ne pas me perdre dans la lourdeur logistique, l'organisation de réunions en visio, la formation à tel logiciel de sensibilisation au climat, la mise en œuvre d'affiches pour le prochain festival en ligne. Le numérique offre de vastes possibilités mais je veux l'utiliser avec parcimonie, lever la tête, voir autour de moi, sans filtre. Imaginer et expérimenter d'autres façons de faire. Retrouver les sensations de la discussion réelle, ses gesticulations, la circulation de cette énergie, cet ancrage dans l'instant.

Je veux casser ma bulle trop confortable. Aller à la rencontre de ceux qui ne pensent pas comme moi, les comprendre et m'enrichir de ce qu'ils pourront m'apporter.

Je veux apprendre. La vannerie, la guitare, le soin par les plantes, les chants d'oiseaux, les arbres, le tricot, les champignons et la fermentation.

Je veux penser. Le monde d'après, toutes ces questions qu'il nous pose. Débattre, faire circuler les idées, partager les points de vue.

Je veux faire. Pousser des plantes, planter des arbres, construire un poulailler avec de la terre et de la paille, cuire mon pain, planter des arbres, organiser des rencontres, nourrir mes voisins, planter des arbres, aider un ami à réparer un toit et toujours planter des arbres.

Je veux m'émerveiller. Me promener pieds-nus par une douce soirée d'automne, au coucher du soleil, et m'arrêter devant ce chevreuil qui broute à quelques mètres de là sans m'avoir repéré. Observer le silence. Sentir l'humus du bois en contrebas, le petit courant d'air frais qui me caresse les mollets. Cacher ma présence pour allonger ce moment, mais être pourtant pleinement présent.

Je veux prendre conscience de mes limites et de mes pouvoirs, sentir la vitalité en moi et autour de moi, sa dynamique, faire partie du mouvement. M'épanouir, seul et ensemble. C'est pour moi la meilleure manière pour que mon action se nourrisse, dure et inspire à son tour. Ce projet m'aspire, tout entier, irrésistiblement. Et si vous vous interrogez comme je l'ai fait, si vous vous sentez perdu et désarmé, écoutez. Écoutez le monde, ce monde organique, explosif, qui ne demande qu'à se déployer, écoutez son appel, écoutez-vous. Et retrouvez-vous.

3. voir par exemple [2]

3. ET SI...

Ce témoignage est personnel. Mon choix vient d'un contexte précis et n'est pas à la portée de tous. Et si je n'avais pas du temps pour réfléchir, de l'argent de côté, ou une grande liberté d'action dans mon travail ?

Et si ma compagne n'était pas prof ? Si j'étais seul ?

Et si j'étais enseignant-chercheur et pas seulement chercheur ?

Et si j'avais un handicap physique ?

Et si j'étais né dans une grande ville ?

Et si j'avais rencontré d'autres personnes à d'autres moments ?

Aurais-je fais ce choix dans d'autres circonstances ? Pas sûr. Mais l'heure n'est pas à culpabiliser de ma chance ou mes privilèges. L'heure est à les mettre au service du bien commun.

Merci à Alicia, Lisl, Sophie et Stéphanie pour leurs encouragements, leur relecture et leurs précieux commentaires.

RÉFÉRENCES

- [1] P. SERVIGNE, R. STEVENS, *Comment tout peut s'effondrer ?* Editions du Seuil. Collection Anthropocène ISBN : 978.2.02.122331.6, 301 pages.
- [2] *Comment Total Energies influence la Science*. Rapport Greenpeace, 2023, <https://cdn.greenpeace.fr/site/uploads/2023/01/Rapport-Sciencewashing-2022.pdf>.

INSTITUT DE MATHÉMATIQUES DE BORDEAUX, CNRS, UNIVERSITÉ DE BORDEAUX, 33405 TALENCE, FRANCE

Email address: `remi.boutonnet@math.u-bordeaux.fr`